Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1996)

Heft: 88-89

Artikel: Paul Sacher, patron de la musique moderne

Autor: Jonneret, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847750

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

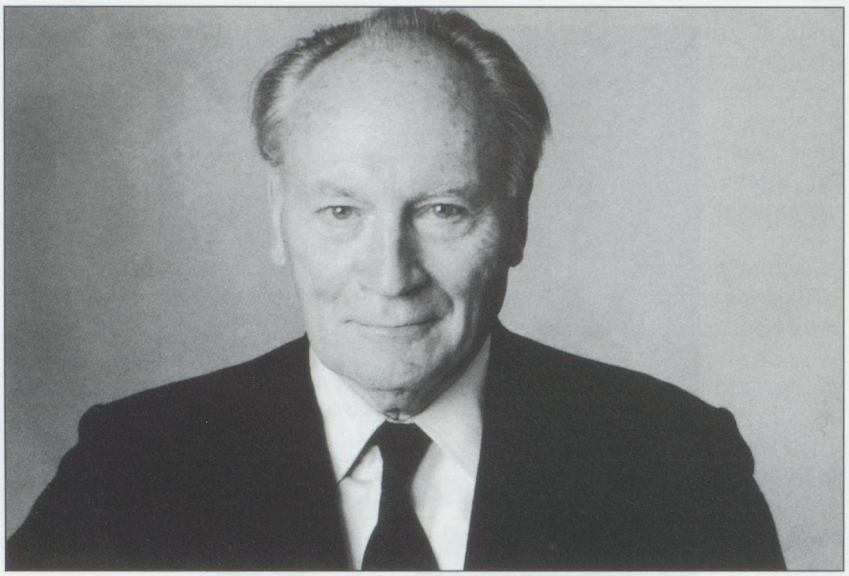
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Paul Sacher,
patron de la musique moderne

PAR PIERRE JONNERET



© Christian Vogt

Il y a bien des formes de mécénat, du plus rustique au plus élaboré. Il y a le mécénat qui n'est que de la simple générosité à l'égard d'une personne ayant besoin d'être soutenue. Tel était le mécénat du bonhomme Corot qui consistait à signer de son nom des tableaux dans sa manière exécutés par des camarades moins chanceux que lui. Il y a le mécénat des entreprises, variable en fonction de ce que les années sont glorieuses ou non et pas toujours dénué de préoccupations fiscales ou publicitaires. Il y a le mécénat style Cousin Pons du grigou qui collectionne toute sa vie des trésors cachés pour les léguer à un musée qui portera son nom. Il y a le mécénat des crèches et des pouponnières à la gloire d'un potentat politique local. Et puis il y a le vrai mécénat : l'action raisonnée qui marquera un pan de notre culture et de notre civilisation, sans laquelle celui-ci n'aurait jamais existé. Tel est, dans le domaine de la musique, celui de Paul Sacher dont on vient de célébrer en Sorbonne les quatre-vingt-dix ans.

Comme l'a justement souligné Pierre Boulez, pour être un vrai mécène, il ne suffit pas de balancer une fois par an un joli chèque à un homme qui retape les taxis de la Marne ou dénombre les coléoptères du Burkina-Faso, il faut encore bâtir une chaîne d'efficacité et avoir mis en place des moyens tels que l'action se perpétue et soit inscrite à jamais dans le cadre visé.

> **« Un monsieur qui dirige aussi bien Bach que Lutoslawski »**

Sacher, par ailleurs homme d'affaires avisé, a choisi la musique et tout spécialement la musique contemporaine pour qu'elle se développe, imprègne le public et ne soit pas jouée qu'une fois devant un petit cénacle d'amis pour finir ensuite au fond des cartons. Pour cela il faut des moyens, bien sûr, mais quand on en dispose, les utiliser pour une cible unique et de façon méthodique est la règle d'or. Qu'a fait Paul Sacher tout au long de soixante-dix années d'activité ? D'abord, il est un artiste de talent, un des tout premiers chef des scènes mondiales et un monsieur qui dirige aussi bien Bach que Lutoslawski. Elève de Félix Weingartner au Conservatoire de Bâle, c'est avant tout un homme du métier. Alors il bâtit son système, d'abord un instrument, le « Basler Kammerorchester », qu'il crée en 1926, puis le « Basler Kammerchor » qui suit dans la foulée. Avec ces deux ensembles il se voue à l'exécution d'œuvres anciennes peu connues pour qu'elles ne meurent pas. Mais il faut des spécialistes pour ces exécutions et la chaîne se continue par la création de la « Schola Cantorum Basiliensis » où musicologues et musiciens se penchent sur l'exécution authentique des œuvres anciennes sur des instruments anciens. Réunie au Conservatoire de Bâle, la Schola deviendra avec lui la « Musik Akademie der Stadt Basel », un peu comme à Vienne. Un orchestre moins spécialisé est nécessaire et ce sera le « Collegium Musicum » de Zurich que Sacher dirigera de 1941 à 1992.

Mais chez Sacher, loin de là et surtout, on ne joue pas que les baroqueux, on joue et on bâtit tout l'édifice de la musique contemporaine. On bâtit, car Sacher, inlassablement, commande des œuvres aux plus grands compositeurs actuels ceci afin qu'un volet essentiel de notre civilisation existe réellement et perdure. Toute la démarche de Sacher, authentique « sourcier » de la musique moderne, consiste à susciter la réceptivité du public, à faire que la commande bénéficie d'un service après-vente. Car s'il faut des ressources, un certain génie personnel qui fasse de la démarche autre chose qu'un simple jeu de nanti, s'il faut des orchestres et des hommes, il faut aussi un public et là, la boucle du mécénat réel est fermée, lorsqu'au surplus l'édition de l'œuvre est assurée.

La musique moderne n'est ni laide ni pénible. Ce qui l'est, c'est le conformisme, et sans Sacher on risquerait de sombrer directement dans un certain néoclassicisme qui n'aurait rien apporté de neuf. Le disque, le CD, le numérique, les marchands d'appa-

reils à télécommande peuvent tout tuer s'il n'y a pas un système de création, si la musique moderne n'est pas réinsérée dans la société. D'où les concerts de Sacher, alliant toujours un grand classique à côté d'un contemporain.

Qui sait que sans Sacher et son système, on en serait aux commandes officielles jamais jouées ? Qui sait qu'on lui doit des œuvres majeures de Bartok, Berio, Hindemith, Honegger, Ibert, Malipiero, Martin, Strauss ou Stravinski ? La « Danse des morts » d'Honegger et Claudel, c'est lui qui la suscita, les « Métamorphoses » de Richard Strauss et le « Concerto en ré » de Stravinski, c'est encore lui, comme une grande partie de l'œuvre de Bartok et de Martinu qu'il accueilli chez lui pendant les heures difficiles de l'exil. Le nom de Paul Sacher restera intimement lié à l'histoire musicale du XXe siècle, et ceci d'autant plus que le musicien bâlois a créé, pour que les archives de cette action unique demeurent, la Fondation qui porte son nom et où les traces tangibles de la musique d'aujourd'hui, c'est-à-dire les partitions originales sont, entre autres, conservées.

Sacher réalisa que son oeuvre serait incomplète si les trésors à l'origine desquels il fut n'étaient pas préservés en un lieu unique, un Fort Knox de la musique moderne. Ainsi naît, il y a dix ans, la Fondation Paul Sacher dans la demeure « Auf Burg », à l'un des angles de la Münsterplatz à Bâle. Quartier de la vieille ville dominant le Rhin, éminemment lotharingien par son essence. C'est toute la vieille Europe centrale, son art et sa culture qui se reflète dans ces demeures patriciennes aux noms illustres, ces portes sculptées et ces fenêtres à petits carreaux. La Fondation, outre la collection personnelle de Paul Sacher, rassemble de multiples partitions et autographes de musiciens modernes : celui des « Lieder eines fahrenden Gesellen » de Mahler par exemple. Son but est d'éviter l'éparpillement des manuscrits et, finalement, leur perte, mais aussi de permettre aux chercheurs, musicologues, compositeurs et interprètes de se pencher sur les sources. Boulez et Berio lui ont déjà légué, « à titre anthume », l'ensemble de leur œuvre et de leurs collections. Tous les grands compositeurs des temps modernes, de Dutilleux à Stockhausen contribuent, par leurs envois, à enrichir ses coffres où des documents fragiles entre tous, les manuscrits gommés, raturés réécrits, sont miraculeusement conservés.

> **“ Chez Sacher, on joue et on bâtit tout l'édifice de la musique contemporaine ”**

Les 15 et 16 mars derniers, le Centre Culturel Suisse et l'Université de Paris IV-Sorbonne rendaient un hommage solennel à Paul Sacher. Cet hommage était, au Centre Culturel, celui du violoncelle de Walter Grimmer qui interprétait -avec quelle science, la musique contemporaine étant parfois cela- huit pièces pour l'instrument dédiées à Paul Sacher. En Sorbonne, conférences et table ronde réunissaient Boulez, Dutilleux, Pascale et Jean-Claude Honegger ainsi qu'une pléiade de musicologues français et étrangers. Serein, très digne mais aussi l'oeil malicieux et l'humour au bout des lèvres, Paul Sacher répondait à toutes les questions en égrenant parfois ses souvenirs.

Cet été, à Lucerne, Paul Sacher dirigera le « Collegium Musicum Zurich » au monument du Lion les 25 et 26 août à 20 h 45. Mstislav Rostropovitch sera le soliste de ces deux concerts-sérénade au programme identique : la symphonie dite « Prague » de Mozart et le concerto de Josef Haydn.

Signalons aussi que, jusqu'au 11 août, le Kunstmuseum de Bâle et la Fondation Sacher organisent au musée bâlois et avec le soutien de F. Hoffmann-La Roche SA, une extraordianire et unique exposition -elle ne sera présentée qu'à Bâle- consacrée aux chefs d'oeuvres des arts plastiques qui lièrent ceux-ci, au moment de l'éclosion de la modernité, à la musique et aux arts décoratifs. Picasso, Giorgio de Chirico, Alfredo Casella, Bonnard, Maillol, Dali, Mondrian, Paul Klee sont là, prêtés pour une fois par des musées comme le Museum of Modern Art de New York ou des collections privées comme la Rudolf Staechelin'sche Familienstiftung de Bâle.

Notes sur le film « Paul Sacher » de François Reichenbach

Par Vincent Arlettaz

Ce film retrace dans ses grandes lignes la carrière du grand mécène et chef d'orchestre Paul Sacher. Au gré de promenades dans sa propriété bâloise, ou d'entrevues dans ses intérieurs riches d'oeuvres picturales remarquables, Paul Sacher évoque sa passion pour le métier de chef d'orchestre, ses relations avec Arthur Honegger ou Bohuslav Martinu, qui lui furent très proches, avec Bartok ou Stravinski, ainsi que de nombreux autres grands maîtres de la musique du vingtième siècle. Ce survol ne manque pas d'humour, notamment lorsqu'il est question de l'amour que Stravinski vouait à l'aspect matériel de la rémunération de son travail : « Vous savez, Dr. Sacher, I love money : c'est déjà écrit dans mon nom, Stravinski (et il dessine avec le doigt le signe $) ».

La caméra de François Reichenbach a aussi recueilli le témoignage de plusieurs personnalités marquantes du monde artistique moderne, telles que Henri Dutilleux, Luciano Berio, Jean Tinguely, et surtout Pierre Boulez, qui a fait don de ses archives personnelles à la Fondation Paul Sacher, « à titre anthume », comme il le souligne lui-même avec finesse.

C'est à la présentation détaillée de cette même Fondation, si chère au cœur de son auteur, qu'est consacrée la dernière partie de ce très intéressant documentaire dont le seul défaut semble être un montage par moments quelque peu précipité, qui parfois ne laisse pas au spectateur le temps matériel de reprendre son souffle, et cela notamment dans le générique final.